



# **Barbares, païens et fréquentables. Réflexions sur l'absence de martyrs aux mains des Anglo-Saxons**

Alban Gautier

## **► To cite this version:**

Alban Gautier. Barbares, païens et fréquentables. Réflexions sur l'absence de martyrs aux mains des Anglo-Saxons. Bozoky, Edina. Les saints face aux barbares au haut Moyen Âge. Réalités et légendes, Presses universitaires de Rennes, pp.95-108, 2017, Histoire (Rennes), 978-2-7535-5394-1. <hal-02186873>

**HAL Id: hal-02186873**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02186873v1>**

Submitted on 16 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## **Barbares, païens et fréquentables. Réflexions sur l'absence de martyrs aux mains des Anglo-Saxons**

Alban Gautier

Université du Littoral Côte d'Opale (Boulogne-sur-Mer), HLLI UR 4030, Institut universitaire de France

Au cours des longs siècles de développement de l'écriture hagiographique, de nombreux peuples barbares ont été crédités – si l'on ose dire – de la mort de martyrs. Même s'il importe de rappeler que les Romains restent ceux à qui la tradition ecclésiastique attribue le plus grand nombre de meurtres de chrétiens, les peuples barbares du haut Moyen Âge occupent en la matière une place respectable, comme le démontrent amplement plusieurs contributions au présent volume. Ainsi les Vandales apparaissent comme des candidats privilégiés dès qu'il s'agit d'attribuer la passion d'un martyr à une population féroce et animée de la haine de Dieu et de la religion chrétienne : l'hagiographie martyriale suit quasiment leur trace de la Rhénanie à l'Afrique du Nord, en passant par l'Aquitaine et l'Espagne<sup>1</sup>. Pour autant, d'autres peuples ne sont pas en reste : les Suèves et les Alains, leurs compagnons de *Wanderung*, ont aussi quelques martyrs à leur actif ; les Goths (Wisigoths et Ostrogoths, dont l'arianisme est réputé, en partie à tort, avoir provoqué des persécutions), les Lombards (par exemple dans les *Dialogues* de Grégoire le Grand), les Huns (Attila étant même, selon la formule d'Edina Bozoky, un « faiseur de saints<sup>2</sup> »), les Frisons (tueurs de saint Boniface) et plusieurs peuples de la Germanie intérieure, puis dans les siècles suivants les Scandinaves, les Hongrois et divers peuples slaves, sont tous réputés avoir mis à mort des chrétiens, qu'il s'agisse d'habitants des régions envahies ou de missionnaires venus leur porter l'évangile. Les Francs et les Burgondes sont, il est vrai, moins susceptibles de jouer un tel rôle, même s'ils n'en sont pas totalement exemptés<sup>3</sup>. Leur arrivée dans le monde romain n'est pas réputée avoir laissé après elle une traînée de martyrs comparable à celle que les Vandales auraient semée derrière eux. Le fait que des *regna* durables se réclamant de leur mémoire aient été établis dans les siècles suivants explique sans doute en partie pourquoi les hagiographes ont rechigné à prêter à ceux qu'ils voyaient souvent comme leurs propres ancêtres des actes aussi répréhensibles. Il est vrai aussi que leur installation a sans doute été moins traumatisante pour les populations chrétiennes des provinces occidentales que ne l'a été le passage des Vandales ou des Huns : les rois des Burgondes, bien que souvent ariens, ont vite établi de bonnes relations avec les évêques locaux<sup>4</sup>, et il en fut de même des premiers rois et chefs francs, qui bien que païens n'ont pas cherché à imposer leurs dieux aux populations gallo-romaines. Des travaux récents montrent que le christianisme n'a pas véritablement reculé en Gaule du Nord au tournant des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, y compris dans les régions les plus septentrionales, et qu'il ne faut pas considérer les actions d'un Amand ou d'un Éloi au VII<sup>e</sup> siècle comme relevant d'une logique de « mission d'évangélisation » de régions redevenues entièrement païennes, mais comme des entreprises de réforme religieuse et d'intégration plus étroite de ces régions au royaume neustrien<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> La tradition commence ici avec Victor de Vita, *Histoire de la persécution vandale en Afrique*, et elle connaît de nombreux développements jusqu'à la fin du Moyen Âge.

<sup>2</sup> BOZÓKY Edina, *Attila et les Huns. Vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2012, p. 82-108.

<sup>3</sup> Voir le cas des martyrs de Trèves mentionnés par Grégoire de Tours : voir la contribution de Klaus Krönert et Charles Mériaux à ce volume.

<sup>4</sup> FAVROD Justin, *Les Burgondes. Un royaume oublié au cœur de l'Europe*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Le Savoir suisse », n° 4, 2005, p. 92-95.

<sup>5</sup> MÉRIAUX Charles, *Gallia irradiata. Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, coll. « Beiträge zur Hagiographie », n° 4, 2006, p. 32-52.

Les Angles et les Saxons, populations barbares qui ont dominé la partie orientale des provinces anciennement romaines des Breagnes à partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, présentent la curieuse particularité d'appartenir aux deux catégories à la fois, ou à aucune des deux. D'une part, leur installation entraîna la quasi disparition du christianisme dans l'est de l'île, ou du moins un recul au moins comparable à celui entraîné par la présence des Huns et d'autres peuples barbares en Pannonie. Ajoutons à cela que Anglo-Saxons n'ont pas occupé l'île sans résistance : la période est marquée par des guerres et des brutalités, certes mal documentées mais, comme je tenterai de le démontrer, bien réelles. Force est pourtant de constater que ces mêmes Anglo-Saxons ne sont réputés avoir entraîné la mort d'aucun martyr : ces envahisseurs brutaux autant que païens, barbares dans tous les sens du terme, sans doute parmi les moins proches de la civilisation romaine d'entre les populations germaniques et autres qui ont pénétré dans l'Empire romain au cours du long V<sup>e</sup> siècle, ne sont à ma connaissance désignés par aucun texte hagiographique comme responsables de la passion d'un martyr indigène. Ainsi ni dans les vies de saints émanant des Bretons (terme qui recouvre les Gallois, les Cornouaillais et les Bretons continentaux) ainsi que de leurs voisins Irlandais, Scots et Pictes, ni dans l'hagiographie anglaise elle-même, les Angles, Saxons et Jutes « barbares » (ils sont parfois désignés par ce qualificatif dans les sources) n'apparaissent comme responsables de la mort d'un chrétien vénéré par la suite comme un saint. Ce n'est qu'après le début du processus de conversion des Anglo-Saxons – à savoir avec la mission envoyée par le pape Grégoire le Grand dans le Kent en 597 – qu'ils commencent à être décrits comme des faiseurs de martyrs, et ces martyrs sont toujours eux-mêmes des Anglo-Saxons, à l'instar du saint roi Oswald tué par le païen Penda<sup>7</sup>. À aucun moment en revanche les barbares anglo-saxons, païens et violents, ne sont présentés comme les persécuteurs du christianisme existant dans l'île avant leur arrivée, ni comme des faiseurs de martyrs au sens où le seraient les Vandales et les Huns.

Comment expliquer cette étrangeté ? Certes, à l'instar des Francs et des Burgondes, les Angles et les Saxons ont par la suite donné leur nom à divers royaumes, et même au royaume des Anglais à partir du milieu du X<sup>e</sup> siècle. Mais cette explication ne suffit pas : comme on l'a vu, les Francs et les Burgondes avaient aussi la particularité d'avoir occupé leurs territoires de manière relativement pacifique, voire en alliance et coopération avec les autorités chrétiennes, ce qui ne fut certainement pas le cas des Anglo-Saxons. Surtout, si ce point peut en partie expliquer l'absence de martyrs imputés aux Anglo-Saxons dans l'hagiographie anglo-saxonne, il ne peut pas rendre compte de cette absence dans l'hagiographie bretonne et celtique en général.

## Des violences bien réelles

Avant de tenter de répondre à cette question, il est donc nécessaire de commencer par questionner la réalité même de la violence exercée par les païens sur les chrétiens dans le monde insulaire aux premiers siècles médiévaux : les Anglo-Saxons ont-ils été réellement violents, ont-ils réellement tué des chrétiens ? Les rares sources écrites l'affirment très clairement. À une date difficile à déterminer entre la fin du V<sup>e</sup> et le milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, le prêtre Gildas témoigne ainsi de la brutalité des invasions de ceux qu'il désigne comme des barbares, des païens et auxquels il

<sup>6</sup> La question de la fin de la Bretagne romaine et de l'installation des « Anglo-Saxons » a donné lieu à une bibliographie imposante. Je me permets de renvoyer ici à la synthèse historiographique que j'ai proposée dans « *Dark Ages* : les siècles perdus de l'histoire britannique », in Jean-François DUNYACH et Aude MAIREY (dir.), *Les âges de Britannia. Repenser l'histoire des mondes britanniques (Moyen-Âge–XXI<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2015, p. 17-31.

<sup>7</sup> BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, III, 9, introduction et notes André CRÉPIN, éd. Michael LAPIDGE, trad. Pierre MONAT et Philippe ROBIN, Paris, Cerf, coll. « Sources chrétiennes », n° 489-491, 2005 [désormais BÈDE, *HE*], vol. II, p. 58-59.

<sup>8</sup> La datation du *De Excidio* de Gildas reste un sujet disputé. Voir sur ce point GEORGE Karen, *Gildas's De Excidio Britonum and the Early British Church*, Woodbridge, Boydell, coll. « Studies in Celtic History » 2009, et en dernier lieu la brève mais solide mise au point de HIGHAM Nicholas J., « Gildas », in ID. et Martin J. RYAN, *The Anglo-Saxon World*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2013, p. 57-62.

réserve un chapelet de noms d'animaux peu amènes : « les très féroces Saxons », « semblables à des loups dans la bergerie » sont « une horde de lionceaux surgissant de la tanière de la lionne barbare » qui « plante ses terribles griffes » dans la partie orientale de l'île<sup>9</sup>. Les « Saxons » sont sous la plume de Gildas l'équivalent des Assyriens et des Babyloniens bibliques<sup>10</sup> : ils détruisent les villes et les églises, « tous les habitants, avec les chefs de l'Église, avec les prêtres et le peuple, parmi l'étincellement des glaives et du crépitement des flammes, furent ensemble jetés au sol<sup>11</sup> » ; ils laissent derrière eux « des morceaux de cadavres recouverts de croûtes de sang pourpre, comme une gelée qui eût été mélangée dans quelque affreux pressoir<sup>12</sup> ». S'il faut bien sûr faire la part de l'exagération, il n'en reste pas moins que, au moment où Gildas écrivait, les « Saxons » étaient vus par une partie au moins des Bretons comme des barbares brutaux, des païens hostiles à la religion chrétienne.

Le fait que le christianisme ait presque entièrement disparu de la moitié orientale de l'île va dans le même sens : malgré l'existence probable de quelques poches chrétiennes, et en dépit du fait qu'une partie du petit peuple a peut-être continué à pratiquer le christianisme et à se définir comme chrétien, il ne fait pas de doute que les dynasties royales et les élites des royaumes anglo-saxons étaient toutes païennes à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. De toute évidence, à la différence des Francs, et même à la différence de la plupart des peuples barbares, ariens ou païens, les Anglo-Saxons n'avaient que faire des églises. Aux yeux de Gildas, c'était bien « à cause de la sinistre division due aux barbares<sup>13</sup> » que les Bretons ne pouvaient plus accéder aux tombes des martyrs d'époque romaine comme les saints Alban (à Verulamium) et Julius et Aaron (à Caerleon). Faut-il y voir le signe de persécutions exercées par les barbares ? Ce n'est pas certain, mais il me semble difficile de nier que la pratique du christianisme a connu dans l'est de l'île un recul considérable, voire un véritable effondrement, du fait de l'arrivée des barbares.

Il apparaît en outre que la brutalité des relations entre Anglo-Saxons païens et Bretons chrétiens ne s'est pas limitée au premier épisode guerrier rapporté par Gildas ni aux premières décennies de l'installation des barbares : Bède le Vénérable (mort en 735) rapporte à cet égard un épisode tout à fait significatif. Au début du livre II de l'*Histoire ecclésiastique*, il explique comment le roi païen Æthelfrith (mort vers 616) fit massacrer les moines du monastère gallois de Bangor Is-coed. Le récit de Bède rapporte en effet comment Æthelfrith « rassembla une immense armée et, près de la Cité des Légions, qui est appelée par les Angles *Legacastr* et plus correctement *Carlegion* par les Bretons<sup>14</sup>, massacra la plus grande partie de ce peuple hérétique ». Quant le roi vit les moines et comprit la raison pour laquelle ils étaient venus, il « fit tourner les armes d'abord contre eux, et ensuite il détruisit le reste des troupes de cette armée impie, non sans de grandes pertes pour ses propres soldats ». Bède ajoute alors que « parmi les moines venus pour prier, environ mille deux cents périrent dans cette bataille, et que seulement cinquante se sauvèrent par la fuite<sup>15</sup> ». Ainsi les moines de Bangor ont bien été massacrés par un roi païen, de manière consciente et précisément parce qu'ils étaient des clercs et parce qu'ils étaient en train de prier :

<sup>9</sup> GILDAS, *De Excidio Britanniae*, ch. 23, dans *The Ruin of Britain and other documents*, éd. et trad. Michael WINTERBOTTOM, Chichester et Londres, Phillimore, coll. *Arthurian Period Sources*, n° 7, 1978 [désormais GILDAS, *DEB*], p. 97 : *ferocissimi Saxones ; quasi in caulas lupi ; grex catulorum de cubili leaenae barbarae ; terribiles infinxit ungues*. Sauf mention contraire, les traductions sont les miennes.

<sup>10</sup> GAUTIER Alban, « Les jérémiades de Gildas, ou la question d'un "Âge d'Arthur" », in Magali COUMERT et Hélène TÉTREL (dir.), *Histoires des Breagnes. 1. Les mythes fondateurs*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2010, p. 99-117.

<sup>11</sup> GILDAS, *DEB*, ch. 24, p. 98 : *omnesque coloni cum praepositis ecclesiae, cum sacerdotibus ac populo, mucronibus undique micantibus ac flammis crepitantibus, simul solo sternerentur*.

<sup>12</sup> GILDAS, *DEB*, ch. 24, p. 98 : *cadaverum frusta, crustis ac si gelantibus purpurei cruoris tecta, velut in quodam horrendo torculari mixta*.

<sup>13</sup> GILDAS, *DEB*, ch. 10, p. 92 : *lugubri diuortio barbarorum*.

<sup>14</sup> Il s'agit très probablement de l'actuelle ville de Chester.

<sup>15</sup> BÈDE, *HE*, II, 2, vol. 1, pp. 296-298. Je cite la traduction de SZERWINIACK Olivier et al., *Bède le Vénérable : Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La Roue à livres », 1999, vol. I, pp. 85-86.

superbe occasion pour fonder un culte martyrial. Pourtant, ils n'ont jamais fait l'objet d'un culte, ni à Bangor ni ailleurs.

Pourquoi ces moines massacrés par des païens dans l'acte même de la prière n'ont-ils pas été mis en avant ? Et partant, pourquoi les nombreux autres chrétiens bretons dans le même cas n'ont-ils pas été commémorés ? Là où les auteurs continentaux ont plutôt eu tendance à exagérer les choses et à prêter aux Vandales ou aux Huns plus de persécutions que ce dont ils se sont réellement rendus coupables, qu'est-ce qui explique ce silence des hagiographes insulaires ? On peut avancer plusieurs types de réponses.

## Une hagiographie anglaise nationale et clivante

Dans le sillage des observations faites plus haut à propos des Francs et des Burgondes, on peut supposer que les hagiographes anglo-saxons n'ont pas eu envie ni intérêt à présenter leurs ancêtres, même païens, comme des massacreurs de chrétiens. Cela est sans doute vrai, mais on peut aller plus loin : on constate que Bède, le principal historiographe anglo-saxon à évoquer cette période du V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle, adopte un regard essentiellement « national », qui tend non seulement à excuser les actions des personnages appartenant à la « nation<sup>16</sup> » angle ou anglaise (et plus précisément à la *gens* des Northumbriens, installée dans le nord de l'Angleterre actuelle), mais même à les justifier. En effet, c'est Æthelfrith lui-même qui, bien que païen, se trouve du bon côté, c'est lui que Dieu approuve et soutient<sup>17</sup>. Les chrétiens bretons sont pour Bède de mauvais chrétiens, leur combat est celui d'un « peuple hérétique », ou plutôt d'une « nation infidèle<sup>18</sup> » qui s'est éloignée de la vraie foi en refusant de se soumettre à l'autorité de l'évêque Augustin envoyé par Grégoire le Grand. La fin de l'épisode est parfaitement révélatrice de l'opinion de Bède :

C'est ainsi que se réalisa la prédiction du saint évêque Augustin, bien que lui-même eût été depuis bien longtemps rappelé au royaume des cieux, afin que ces hérétiques (*perfidî*) comprissent aussi par une mort physique vengeresse qu'ils avaient méprisé les recommandations qu'il leur avait données pour obtenir le salut éternel<sup>19</sup>.

Ainsi, Bède justifie-t-il l'action du barbare païen bien plus que celle des moines indigènes : dans un tel contexte, il devenait bien entendu très difficile de voir émerger en Angleterre même un culte des victimes chrétiennes des Anglo-Saxons païens.

Les choses vont même plus loin dans l'écriture chrétienne anglo-saxonne, témoignant d'un renversement complet : dès lors que les Anglo-Saxons ont eux aussi adopté le christianisme, ce sont les Bretons qui, bien que toujours chrétiens, deviennent les barbares. Ce renversement est déjà à l'œuvre chez Bède : dans sa *Lettre à Ecgbert* (écrite peu de temps avant sa mort et adressée à l'évêque Ecgbert d'York), Bède insiste sur la nécessité pour le roi de ne pas céder trop de biens fonciers à l'Église et de garder suffisamment de terres à confier aux guerriers et aux nobles « qui défendent notre nation contre les barbares », afin que le royaume des Northumbriens soit protégé « contre les raids barbares<sup>20</sup> ». Dans ce passage, les « barbares » ne peuvent être que les

---

<sup>16</sup> À la suite de Georges Tugène, j'emploie à dessein au sujet de l'œuvre de Bède le terme « nation », qui peut sembler anachronique et qui pourtant traduit sans doute de la manière la plus juste les mots latins *gens* et *natio*, abondamment utilisés par Bède. Je souscris donc dans une large mesure aux analyses de TUGÈNE Georges, *L'idée de nation chez Bède le Vénérable*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2001, et ID., *L'image de la nation anglaise dans l'Histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2001.

<sup>17</sup> Sur ce personnage et son traitement paradoxal par Bède, voir GAUTIER Alban, « Tueur de moines et père d'un saint : Æthelfrith de Northumbrie », in Magali COUMERT et Hélène BOUGET (dir.), *Histoires des Breagnes. 4. En marge*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2015, p. 131-146.

<sup>18</sup> BÈDE, *HE*, II, 2, vol. I, p. 296 : *gentis perfidæ* (je traduis).

<sup>19</sup> BÈDE, *HE*, II, 2, vol. I, p. 298 ; trad. cit., vol. I, p. 86.

<sup>20</sup> BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Lettre à Ecgbert*, § 11, in *Abbots of Wearmouth and Jarrow*, éd. et trad. Christopher GROCOCK et Ian N. WOOD, Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford Medieval Texts », 2013, p. 142-144 : *qui gentem nostram a barbaris defendant ; a barbarica incursione*.

Bretons chrétiens du pays de Galles ou (plus probablement) du Strathclyde<sup>21</sup>. Bède écrit ailleurs que, du temps de l'archevêque Théodore et de l'abbé Hadrien (c'est-à-dire dans le dernier tiers du VII<sup>e</sup> siècle), les Anglais étaient heureux : « pourvus de rois puissants et chrétiens, ils terrorisaient toutes les nations barbares<sup>22</sup> ». De qui pouvait-il s'agir en cette fin du VII<sup>e</sup> siècle, sinon des Bretons, Pictes et Scots, c'est-à-dire de peuples chrétiens vivant au Nord et à l'ouest des Anglo-Saxons ? Ironie pour le moins cruelle, ce sont les Gallois ou Bretons qui sont désignés comme barbares : car ceux que les Anglo-Saxons désignaient du terme péjoratif de *Wealas*<sup>23</sup> étaient les descendants directs des citoyens britto-romains, ceux qui se donnaient à eux-mêmes le nom de *Cymry* – du brittonique *\*cumbrogi*, « compatriotes » et « concitoyens »<sup>24</sup> –, les seules populations de l'Occident post-romain à n'avoir jamais été soumises à une royauté barbare ! Et cela n'alla pas en s'arrangeant dans les siècles suivants : les populations chrétiennes de l'ouest de l'île furent de plus en plus perçues comme barbares, ayant besoin d'être civilisées au contact des Anglais ou des Normands plus policés<sup>25</sup>.

Cette perspective, nationale plutôt que strictement religieuse, est aussi à l'œuvre dans la manière dont Bède rapporte la mort des deux premiers souverains northumbriens convertis au christianisme, puis tués au combat et vénérés comme des martyrs : Edwin (mort en 632/633) et Oswald (mort en 642). Edwin, roi chrétien, est tué par un autre chrétien, le Breton Cadwallon<sup>26</sup> ; Oswald est quant à lui tué par un païen, le roi mercien Penda<sup>27</sup>. Or dans les deux cas, l'adversaire est avant tout présenté comme l'ennemi de la *gens* des Northumbriens, et dans les deux cas c'est l'alliance monstrueuse des mauvais chrétiens bretons et d'Angles encore païens qui entraîne la mort du saint roi. Il se dégage d'ailleurs du portrait du païen Penda une impression beaucoup moins négative que du celui du chrétien Cadwallon. Penda est en effet dépeint comme un grand chef de guerre, certes impitoyable et ambitieux, mais qui laisse son fils Peada se convertir au christianisme, dont il laisse les missionnaires prêcher librement dans le royaume<sup>28</sup> ; surtout, Penda « haïssait et méprisait les gens instruits de la foi chrétienne qu'il surprenait à ne pas en observer les devoirs, qualifiant de méprisables et de misérables ceux qui dédaignaient d'obéir au Dieu en qui ils croyaient<sup>29</sup> ». Dans un passage révélateur, Bède compare Penda et Cadwallon, les deux persécuteurs des Northumbriens, insistant sur le fait que « l'un était païen et l'autre un barbare encore plus cruel que le païen<sup>30</sup> ». En effet la cruauté de Penda était, aux yeux de Bède, liée à son idolâtrie (donc à son identité religieuse) bien plus qu'à son appartenance à un peuple originaire du *Barbaricum* (donc à son identité ethnique) ; en revanche, malgré son nom de chrétien (malgré sa « bonne » identité religieuse), Cadwallon était un Breton et donc un ennemi (porteur de la « mauvaise » identité ethnique) : ainsi Cadwallon « était si barbare de cœur et de mœurs qu'il n'épargnait pas même le sexe féminin ou l'âge innocent des petits enfants : au contraire, avec une

<sup>21</sup> STANCLIFFE Clare, *Bede and the Britons*, Whithorn, Friends of the Whithorn Trust, coll. « Whithorn Lectures », n° 14, 2007, p. 25-28.

<sup>22</sup> BÈDE, *HE*, IV, 2, vol. II, p. 202 ; trad. cit., vol. II, p. 14.

<sup>23</sup> Ce terme désigne à la fois un « étranger » (en particulier de langue celtique ou romane) et un « esclave » ; il traduit parfois le latin *barbarus* ; le mot français apparenté est « welsche ». BOSWORTH Joseph, *An Anglo-Saxon Dictionary*, article « Wealh », éd. révisée par T. Northcote TOLLER, 1921, mis en ligne par Sean CHRIST et Ondřej TICHÝ, Prague, Univerzita Karlova, 2010 [URL : <http://www.bosworthtoller.com/>, consulté le 19 mars 2016].

<sup>24</sup> SNYDER Christopher A., *An Age of Tyrants. Britain and the Britons, A.D. 400-600*, University Park (PA), Pennsylvania State University Press, 1998, p. 249-250.

<sup>25</sup> Voir plusieurs études du recueil d'articles de GILLINGHAM John, *The English in the Twelfth Century : Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge, Boydell, 2000, en particulier « The Context and Purposes of Geoffrey of Monmouth's *History of the Kings of Britain* », p. 19-40, et « Conquering the Barbarians : War and Chivalry in Britain and Ireland », p. 41-58.

<sup>26</sup> BÈDE, *HE*, II, 20, vol. I, pp. 394-398.

<sup>27</sup> BÈDE, *HE*, III, 9, vol. II, pp. 58-59.

<sup>28</sup> BÈDE, *HE*, III, 21, vol. II, pp. 116-118.

<sup>29</sup> BÈDE, *HE*, III, 21, vol. II, p. 118 ; trad. cit., vol. I, p. 171.

<sup>30</sup> BÈDE, *HE*, II, 20, vol. I, p. 396 ; trad. cit., vol. I, p. 126.

cruauté sauvage il mettait tout le monde à mort avec des tortures<sup>31</sup> ». Ainsi les « bons » rois chez Bède sont tous anglais, mais ils ne sont pas tous chrétiens, et ils châtent indifféremment païens et chrétiens, à partir du moment où ils se mettent en travers du plan de Dieu pour la nation qu'il s'est choisie<sup>32</sup>.

## La discontinuité du christianisme dans l'est de l'île

Mais si le discours « national » de Bède explique les choses du côté anglo-saxon, pourquoi les victimes indigènes des barbares païens n'ont-elles pas fait l'objet d'un culte dans le monde brittonique ? Une première réponse pourrait être trouvée dans le fait que la plupart de ces victimes doivent nécessairement être localisées dans l'est de l'île, c'est-à-dire dans des régions passées par la suite sous domination anglo-saxonne. Or on sait le caractère très local de la plupart des cultes martyriaux, et la difficulté de transporter un culte d'une région (mettons celle de Londres) vers une autre (mettons le pays de Galles). D'une certaine manière, c'est l'efficacité même de la destruction du christianisme par les Anglo-Saxons qui pourrait expliquer l'absence de cultes : il n'y avait tout simplement plus de communautés chrétiennes organisées pour mettre en place le culte. J'ai rappelé plus haut que les élites anglo-saxonnes étaient très largement (voire exclusivement) païennes au VI<sup>e</sup> siècle. Il est logique de penser que, lors de la prise de contrôle du territoire par les barbares, ce sont d'abord les chefs des communautés indigènes et chrétiennes qui ont été éliminés ou qui ont fui le pays ; par la suite, ceux d'entre eux qui avaient pu survivre et rester sur place ont probablement cherché à s'assimiler au nouvel ordre politico-religieux et à adopter les usages religieux des nouveaux maîtres du pays<sup>33</sup>. Ainsi, les dirigeants qui avaient fui ne pouvaient plus accéder aux reliques de leurs éventuels martyrs et développer des cultes autour de ces reliques, tandis que ceux qui s'étaient accommodés de la nouvelle donne politico-religieuse n'avaient aucune raison d'encourager de tels cultes.

On objectera que certains cultes de martyrs antérieurs à l'arrivée des Anglo-Saxons, c'est-à-dire datant de la fin de la période romaine, se sont maintenus dans l'île<sup>34</sup>. Mais ces cas sont extrêmement rares : en tout et pour tout, pour la moitié orientale de l'île qui m'intéresse ici, il n'y en a que deux. C'est bien sûr le cas du culte de saint Alban de Verulamium, dont Bède et l'archéologie laissent entrevoir une forme de continuité de part et d'autre des bouleversements du V<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup> : mais si ce culte est bien ininterrompu (ce qui n'est pas certain car les témoignages archéologiques sont d'une interprétation délicate<sup>36</sup>), il est précisément attesté dans une des rares « poches » où l'archéologie suggère un maintien du mode de vie britto-romain jusqu'en plein VI<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>. Le seul autre cas est celui d'un certain « saint Sixte » (*Sixtus*), martyr mentionné dans les versions « continentales » du *Libellus responsionum* (un texte qui rassemble les questions posées par

---

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> Notons que l'identification des Angles comme un « peuple élu » chez Bède et chez les auteurs anglo-saxons qui l'ont suivi et imité a été récemment contestée par MOLYNEAUX George, « Did the English Really Think They Were God's Elect in the Anglo-Saxon period ? », *Journal of Ecclesiastical History*, n° 65, 2014/4, p. 721-737 ; les nuances importantes apportées par Molyneaux ne changent pas le fond de mon argument.

<sup>33</sup> Sur cette logique d'assimilation, voir surtout WOOLF Alex, « Apartheid and Economics in Anglo-Saxon England », in Nicholas J. HIGHAM (dir.), *Britons in Anglo-Saxon England*, Cambridge, Boydell & Brewer, 2007, p. 115-129.

<sup>34</sup> Ce point est particulièrement défendu par GARCIA Michael, *Saint Alban and the Cult of Saints in Late Antique Britain*, thèse de doctorat inédite, University of Leeds, 2010.

<sup>35</sup> Voir en particulier Martin HENIG et Phillip LINDLEY (dir.), *Alban and St Albans. Roman and Medieval Architecture, Art and Archaeology*, éd. Leeds, British Archaeological Association, coll. « BAA Conference Transactions », n° 24, 2001. Je renvoie aussi à mon article « À qui appartient saint Alban ? Mémoires affrontées des martyrs de la Bretagne romaine », in François BOUGARD, Philippe DEPREUX et Régine LE JAN (dir.), *Compétition et sacré au haut Moyen Âge : entre médiation et exclusion*, Turnhout, Brepols, coll. « Haut Moyen Âge », n° 21, 2015, p. 39-66.

<sup>36</sup> BIDDLE Martin et KJØLBYE-BIDDLE Birthe, « The Origins of St Albans Abbey : Romano-British Cemetery and Anglo-Saxon Monastery », in HENIG et LINDLEY (dir.), *Alban and St Albans...*, p. 45-77.

<sup>37</sup> DARK Ken R., *Civitas to Kingdom. British Political Continuity 300-800*, Londres, Leicester University Press, 1999, p. 86-89.

l'évêque Augustin de Cantorbéry à Grégoire le Grand et les réponses de ce dernier<sup>38</sup>), sur lequel Ian Wood s'est appuyé pour démontrer que le christianisme n'avait pas entièrement disparu du Kent à l'arrivée d'Augustin<sup>39</sup>. Mais on ne sait ni de quand datait le culte de « saint Sixte », ni quels récits on rapportait au sujet de ce martyr, ni où il était vénéré : c'est précisément l'absence de telles données qui a incité Augustin à demander des précisions à Grégoire, qui lui a conseillé de ne pas réprimer ce culte indigène, mais au contraire de l'affermir en important des reliques d'un martyr homonyme mais bien romain, le saint pape Sixte<sup>40</sup>.

En dehors de ces deux cas assez problématiques, aucun culte martyrial d'époque romaine ne semble avoir survécu dans la future Angleterre. Or Gildas affirme qu'avant les guerres contre les Saxons, l'île connaissait un nombre important de cultes de martyrs des deux sexes, avec des sanctuaires construits dans des lieux variés<sup>41</sup>. Si deux cultes seulement peuvent être désignés comme de possibles survivances de part et d'autre de la césure du V<sup>e</sup> siècle, c'est donc que les changements furent profonds, et qu'ils se produisirent sur toute la côte orientale. Le martyrologe hiéronymien conserve le souvenir du culte d'un certain martyr « Augulus » – personnage dont on ne sait pratiquement rien, mais qui pourrait être rattaché à la ville de Londres à la fin de l'Empire<sup>42</sup>. Or ce culte a totalement disparu par la suite : sa mention dans un martyrologe gaulois du VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle apparaît donc comme un monument fossile de ces nombreux cultes martyriaux bretons disparus.

J'en déduirai donc que certaines lectures récentes appliquent de manière trop optimiste le modèle de l'Antiquité tardive à la situation bretonne. Au vu des données dont nous disposons, ce modèle – développé d'abord par Henri-Irénée Marrou puis par Peter Brown pour parler des régions centrales et méditerranéennes de l'Empire romain, et plus particulièrement des provinces orientales – me semble difficilement applicable à la partie orientale des provinces bretonnes, tout comme à d'autres régions périphériques de l'Occident romain où la dé-romanisation semble avoir été tout aussi importante, comme les provinces danubiennes ou les Maurétanies<sup>43</sup>. Si l'on se garde de plaquer sur la situation bretonne un modèle trop irénique pour elle, on conclura plutôt qu'en l'absence de cadres chrétiens, non seulement le culte des martyrs n'a pas pu se développer, mais qu'il a même fortement régressé dans les régions orientales de l'île.

## Une stigmatisation inopportune ?

Pourtant cette seule explication ne suffit pas. Le monastère de Bangor Is-coed est situé au pays de Galles, dans une région n'a jamais été soumise aux Anglo-Saxons, païens ou chrétiens. Les cadres auraient bien été là si l'on avait voulu développer un culte des moines massacrés par Æthelfrith à la bataille de Chester. Les textes gallois et irlandais qui mentionnent le massacre perpétré par le roi northumbrien montrent d'ailleurs que l'épisode était connu dans les siècles

---

<sup>38</sup> GRÉGOIRE LE GRAND, *Libellus Responsionum*, édité in Margaret DEANESLY et Paul GROSJEAN, « The Canterbury Edition of the Answers of Pope Gregory I to Augustine », *Journal of Ecclesiastical History*, n° 10, 1959, p. 1-29, ici p. 29. J'appelle « versions continentales » celles dont la transmission est indépendante de celle de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède

<sup>39</sup> WOOD Ian N., « The Mission of Augustine of Canterbury to the English », *Speculum*, n° 69, 1994, p. 1-17.

<sup>40</sup> Très probablement Sixte I<sup>er</sup> martyr (115-125 selon la tradition romaine).

<sup>41</sup> GILDAS, *DEB*, ch. 10, p. 92.

<sup>42</sup> SHARPE Richard, « Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain », in Alan THACKER et Richard SHARPE (dir.) *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 75-154, ici pp. 121-123.

<sup>43</sup> Le modèle est assumé par GARCIA Michael, « Romans Go Home ? An Archaeological and Historical Exploration of the Cult of Saints in Late Antique Britain », in Zoë L. DEVLIN et Caroline N. J. HOLAS-CLARK (dir.), *Approaching Interdisciplinarity : Archaeology, History and the Study of Early Medieval Britain, c. 400-1100*, Oxford, Archaeopress, coll. « BAR, British Series », n° 486, 2009, p. 55-61. On trouvera une référence intelligente et bien argumentée, mais à mon avis encore trop optimiste, à ce modèle, dans HALSALL Guy, *Worlds of Arthur. Facts and Fictions of the Dark Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2013. Pour une discussion plus complète de l'usage de ce modèle pour l'histoire de la Grande-Bretagne, je renvoie à nouveau à mon article, « *Dark Ages* », p. 28-30.



suivants, y compris en dehors d'Angleterre, et dans des traditions textuelles qui ne devaient rien à Bède<sup>44</sup>. Néanmoins, pour le compilateur de la « Chronique d'Irlande<sup>45</sup> » qui a probablement écrit peu après les événements, tout comme pour les auteurs gallois de l'*Historia Brittonum*<sup>46</sup> et des *Triades de l'île de Bretagne*<sup>47</sup>, qui ont rapporté cet épisode dans les siècles qui ont suivi l'événement, il s'agissait d'un épisode avant tout guerrier, et politique plutôt que religieux. Quand ces textes rapportent l'action d'Æthelfrith, ils le font sans sympathie pour ce dernier, mais les mentions sont souvent assez laconiques ; en tout cas elles ne donnent jamais l'impression que ces mille deux cents moines gallois auraient pu être vus comme des martyrs, encore moins qu'on leur aurait voué un culte. D'une certaine manière, seul Bède donne à cet événement la dimension religieuse paradoxale que j'ai dite, faisant du roi païen le bras armé de Dieu et des moines gallois de mauvais chrétiens promis au massacre ; pour ses « adversaires historiographiques » au contraire, le sens religieux de l'événement est nul.

On remarque d'ailleurs que la manière dont les sources bretonnes présentent les Anglo-Saxons est certes très souvent hostile, mais que cette hostilité n'est pas de nature religieuse. Il importe de souligner qu'au moment où ces sources ont été écrites, c'est-à-dire (si l'on excepte le seul Gildas) à partir du IX<sup>e</sup> siècle, les Anglo-Saxons étaient chrétiens, et les Bretons avaient avec eux des relations religieuses. Les barbares étaient devenus fréquentables, et ils étaient fréquentés. Il est vrai que Bède prétend d'une part que jamais les Bretons « ne transmirent ni ne prêchèrent la parole divine aux peuples des Saxons ou des Angles, qui habitaient la Bretagne avec eux<sup>48</sup> », et d'autre part que « les Bretons ont coutume de ne faire aucun cas de la foi et de la religion des Anglais et de n'avoir pas plus de relations avec eux, en aucun domaine, qu'avec les païens<sup>49</sup> ». Mais l'historiographie récente a montré que cette affirmation de Bède était tout à fait exagérée, ou qu'elle devait tout au moins être limitée aux régions septentrionale de l'île : des Bretons ont bien contribué à la conversion des Anglo-Saxons, en particulier dans le sud-ouest de l'île, par exemple dans le Wessex ou dans la vallée de la Severn<sup>50</sup>. De même qu'ils avaient converti les Irlandais et les populations du Nord de l'île, les Bretons ne se sont pas désintéressés du salut de leurs voisins barbares.

Par conséquent, à la différence de Bède, les Bretons ne voyaient probablement pas les Anglo-Saxons comme des ennemis d'un point religieux, mais plutôt comme des opposants dans un conflit perçu comme d'abord politique et ethnique : leur paganisme au moment de leur arrivée dans l'île – élément essentiel aux yeux d'un Gildas qui écrivait avant leur conversion – n'était plus pertinent au IX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'hagiographie galloise ou bretonne a commencé à se développer, regardant en arrière vers son « Âge des Saints ». Aussi n'était-il guère intéressant à cette époque

<sup>44</sup> GAUTIER, « Tueur de moines... ».

<sup>45</sup> CHARLES-EDWARDS Thomas M., *The Chronicle of Ireland*, Liverpool, Liverpool University Press, coll. « Translated Texts for Historians », n° 44, 2006. Ce texte, plus ou moins contemporain des faits, n'est connu que par des annales irlandaises plus tardives comme les *Annales d'Ulster*.

<sup>46</sup> FARAL Edmond, *La légende arthurienne. Études et documents. Les plus anciens textes*, t. 3 : *Documents*, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de l'École des Hautes Études », fasc. 257, 1929, p. 2-62. On trouvera une traduction anglaise dans MORRIS John, *Nennius : British History and the Welsh Annals*, Londres et Chichester, Phillimore, coll. « Arthurian Period Sources », n° 8, 1980. L'œuvre, qui date des années 829-830, est parfois attribuée à un moine nommé Nennius, mais cette attribution est probablement fantaisiste : voir la présentation de l'œuvre par COUMERT Magali, *Origines des peuples. Les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850)*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2007, p. 441-451.

<sup>47</sup> *Triodd Ynys Prydein : The Triads of the Island of Britain*, éd. et trad. Rachel BROMWICH, Cardiff, University of Wales Press, [1963], 3<sup>e</sup> éd., 2006. Cette collection, dont les plus anciens manuscrits datent du XIII<sup>e</sup> s., était destinée à aider les bardes gallois à mémoriser les principaux récits du fonds légendaire brittonique en les classant par « groupes thématiques » de trois.

<sup>48</sup> BÈDE, *HE*, I, 22, vol. I, p. 192 ; trad. cit., vol. I, p. 41.

<sup>49</sup> BÈDE, *HE*, II, 20, vol. I, p. 398 ; trad. cit., vol. I, p. 126.

<sup>50</sup> SIMS-WILLIAMS Patrick, *Religion and Literature in Western England, 600-800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; PEARCE Susan, *South-Western Britain in the Early Middle Ages*, Londres et New York, Leicester University Press, 2004.

de les présenter comme des brutes assoiffées de sang chrétien. Les Vandales, les Alains ou les Goths n'existaient plus depuis longtemps au moment où des textes hagiographiques leur ont imputé la mort de martyrs en Gaule ou en Espagne ; au contraire, les Anglo-Saxons étaient un vrai peuple, cibles de mission puis partenaires chrétiens, qu'il ne s'agissait pas de stigmatiser outre mesure. Il n'y avait aucun intérêt stratégique à les présenter comme des tueurs sanguinaires de martyrs.

## Un désintérêt pour les martyrs ?

Enfin, et peut-être surtout, il faut pour finir nous pencher sur un phénomène propre aux chrétientés brittonique et irlandaise : ces Églises sont caractérisées par l'absence presque totale de culte des martyrs, alors que domine très largement le seul culte des confesseurs, tous locaux<sup>51</sup>. Ce trait se retrouve dans toutes les régions « celtiques<sup>52</sup> », sauf en Écosse, qui apparaît plus proche du modèle anglo-saxon : on y vénérât par exemple saint Donnán d'Eigg et ses compagnons, tués par des pirates difficiles à identifier (peut-être des Pictes)<sup>53</sup>, et quelques martyrs royaux et victimes des vikings tardivement ajoutés aux calendriers<sup>54</sup>. Au pays de Galles au contraire, la toponymie indique un glissement de sens précoce, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle, et de manière certaine au VII<sup>e</sup> siècle : le mot *merthyr* (du latin *martyres*, au pluriel) est compris comme désignant les reliques d'un saint, quel qu'il soit<sup>55</sup>. Quand la région a émergé des ténèbres documentaires à partir du IX<sup>e</sup> siècle, il apparaît qu'en dehors de quelques mémoires extrêmement locales et sans culte véritablement attesté (citons pour exemple la mémoire en pointillés des martyrs Aaron et Julius à Caerleon<sup>56</sup>), la quasi totalité des hagiotoponymes, y compris ceux en « *merthyr* + nom de saint », étaient liés non pas à des martyrs *stricto sensu* mais à des fondateurs d'églises monastiques qui prétendaient avoir été créés au cours l'« Âge des Saints », c'est-à-dire pendant un long VII<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>. C'est sans doute pour cette raison que le culte d'Alban de Verulamium, qui aurait pourtant pu bénéficier du titre prestigieux de « protomartyr » de la Bretagne, ne s'est développé au pays de Galles qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle, quand la région a commencé d'être intégrée à l'aire de culture anglo-normande, où le culte des martyrs et de leurs reliques était bien plus valorisé<sup>58</sup>.

En Irlande, l'évacuation du martyre va même plus loin puisqu'on y développe l'idée des trois couleurs du martyre, qui en vient à diluer la notion en l'assimilant plus ou moins à celle, plus vaste, de sainteté : le martyre rouge est le martyre « réel », la mort pour la foi ; le martyre blanc est la mort au monde pour Dieu, l'ascèse monastique qui peut dans le monde irlandais prendre des formes extrêmes ; le martyre *glas* (bleu, vert ou livide selon les traductions) désigne les privations

---

<sup>51</sup> Sur ce point, voir les études rassemblées dans THACKER et SHARPE (dir.), *Local Saints and Local Churches...*, en particulier CHARLES-EDWARDS Thomas M., « *Érlam* : the Patron-Saint of an Irish Church », p. 267-290 ; DAVIES John Reuben, « The Saints of South Wales and the Welsh Church », p. 361-395 ; PADEL Oliver J., « Local Saints and Place-Names in Cornwall », p. 303-360.

<sup>52</sup> Sur cette notion problématique, voir surtout DAVIES Wendy, « The Myth of the Celtic Church », in Nancy EDWARDS et Alan LANE (dir.), *The Early Church in Wales and the West : Recent Work in Early Christian Archaeology, History and Place-Names*, Oxford, Oxbow Books, 1992, p. 12-21.

<sup>53</sup> CLANCY Thomas Owen, « Donnán, St », in John T. KOCH (dir.), *Celtic Culture : A Historical Encyclopedia*, Santa Barbara, Denver et Oxford, ABC Clio, 2006, p. 607-608.

<sup>54</sup> CLANCY Thomas Owen, « Scottish Saints and National Identities in the Early Middle Ages », in THACKER et SHARPE (dir.), *Local Saints and Local Churches...*, p. 397-421.

<sup>55</sup> SHARPE Richard, « Martyrs and Local Saints... », pp. 141-143.

<sup>56</sup> STEPHENS G. R., « Caerleon and the Martyrdom of SS. Aaron and Julius », *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, n° 32, 1985, p. 326-335.

<sup>57</sup> SHARPE Richard, « Martyrs and Local Saints... », p. 148 ; CHARLES-EDWARDS Thomas M., *Wales and the Britons 350-1064*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 591 et 614-615.

<sup>58</sup> GAUTIER, « À qui appartient saint Alban ?... », p. 55-56.

extrêmes de la pénitence<sup>59</sup>. Si tous sont martyrs, les « vrais » ne le sont donc pas plus que les autres, et les martyrs « rouges » ne sont pas les mieux traités dans le lot. Au début du IX<sup>e</sup> siècle, le *Martyrologe d'Óengus* rapporte que saint Columba d'Iona n'a pas voulu devenir le maître spirituel de Donnán d'Eigg, parce qu'il ne souhaitait pas se lier à un homme qui se dirigeait vers un martyr rouge<sup>60</sup>. L'histoire est évidemment apocryphe, mais elle montre que le martyr *stricto sensu* n'est pas seulement très peu attesté en Irlande, mais qu'il y était en outre relativement déprécié. Ainsi une attitude extrêmement valorisée en Europe centrale et orientale, celle que l'on trouve par exemple chez les martyrs russes Boris et Gleb allant vers la mort dans une forme d'*imitatio Christi* – sans rechigner, en pleine connaissance de cause, et même avec joie – était exceptionnelle et même relativement mal vue en Irlande. Ce n'est sans doute pas un hasard si la quasi totalité saints irlandais réputés martyrs (d'ailleurs souvent tués pour des raisons politiques ou crapuleuses, et non à proprement parler pour la foi) sont vénérés hors d'Irlande : ainsi de Feuillen à Nivelles en Brabant<sup>61</sup>, Lugle et Luglien à Lillers en Artois<sup>62</sup>, Kilian et ses frères à Würzburg en Franconie<sup>63</sup>, Donnán à Eigg en Écosse<sup>64</sup>, Indract à Glastonbury dans le sud-ouest de l'Angleterre<sup>65</sup>.

## Conclusion

Si aucun culte n'a été rendu à une victime chrétienne de ces barbares païens qu'étaient les Anglo-Saxons, c'est donc pour plusieurs raisons. Avant tout, ce n'est pas parce que les Angles et les Saxons auraient été plus tendres ou moins brutaux que d'autres peuples barbares : au contraire, leur installation dans l'île s'est accompagnée d'un réel recul du christianisme, et elle a sans nul doute donné lieu à des violences contre le clergé. La vision irénique d'une Grande-Bretagne incluse dans une « Antiquité tardive » où les évolutions sont lentes et pacifiques doit donc être critiquée. Mais l'ampleur même de la déprise chrétienne, le développement d'identités non chrétiennes et non bretonnes dans tout l'est de l'île (ces identités que Bède réunirait plus tard sous l'appellation géniale et novatrice de *gens Anglorum*), la fuite et le déclin des élites britto-romaines dans ces mêmes régions ou leur assimilation aux nouvelles conditions, puis finalement la conversion de ces Anglo-Saxons au christianisme au cours du VII<sup>e</sup> siècle, expliquent pourquoi les cadres chrétiens qui auraient pu assurer le maintien et le développement du culte des martyrs ont été soit inexistants, soit eux-mêmes anglo-saxons. Sur l'autre versant des îles, dans le monde « celtique », c'est-à-dire chez les Bretons et leurs voisins irlandais, l'absence de lecture proprement religieuse des invasions une fois passée l'époque de Gildas, mais aussi le manque d'intérêt pour les martyrs en général, expliquent largement cette absence.

---

<sup>59</sup> STANCLIFFE Clare, « Red, White and Blue Martyrdom », in Dorothy WHITELOCK, Rosamond MCKITTERICK et David DUMVILLE (dir.), *Ireland in Early Mediaeval Europe. Studies in Memory of Kathleen Hughes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 21-46.

<sup>60</sup> T. O. CLANCY, « Donnán... ».

<sup>61</sup> GROSJEAN Paul, « Le trésor mérovingien de Sutton Hoo, S. Feuillen et S. Éloi », *Analecta Bollandiana*, n° 78, 1960, p. 364-369.

<sup>62</sup> BOZÓKY Edina, « La légende des saints Lugle et Luglien », in Charles MÉRIAUX et Emmanuelle SANTINELLI-FOLTZ (dir.), *Un premier Moyen Âge septentrional : études offertes à Stéphane Lebecqz*, *Revue du Nord*, 93, 2012/3-4, p. 761-777.

<sup>63</sup> Ó RIAIN-RAEDEL Dagmar, « Kilian », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004 [version en ligne, URL : <http://www.oxforddnb.com>, consulté le 12 juillet 2014].

<sup>64</sup> CLANCY, « Donnán... ».

<sup>65</sup> LAPIDGE Michael, « The Cult of St Indract of Glastonbury », in WHITELOCK, MCKITTERICK et DUMVILLE (dir.), *Ireland in Early Mediaeval Europe...*, p. 179-192.